

XYZ. La revue de la nouvelle

Une délicatesse japonaise

Yoko Ogawa, *La mer*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2009, 149 p.

David Dorais



Numéro 103, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61285ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2010). Compte rendu de [Une délicatesse japonaise / Yoko Ogawa, *La mer*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2009, 149 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 86–90.

Dans le deuxième épisode, le même jeune homme, retournant passer ses examens (auxquels il a échoué la fois précédente), retrouve la demeure luxueuse, à présent en ruine. La misère a ravagé la ville entière et a réduit ses habitants à l'état de miséreux. Le jeune homme erre dans les rues poussiéreuses. C'est ce moment que l'auteur choisit pour peindre la scène la plus marquante et la plus atroce de l'histoire : le héros découvre une boucherie en plein air où de pauvres hères viennent vendre leurs enfants, que l'on équarrit pour nourrir la horde des affamés. Frappé d'hébétude, le jeune homme parvient à une auberge où il trouve, dans la cuisine, sa bien-aimée à moitié découpée, réserve vivante de viande humaine. Impuissant, il la regarde mourir, puis l'emporte à la rivière, la lave et l'ensevelit. Dernier épisode : le héros, plus vieux, passe une troisième fois par la grande demeure. Elle a été restaurée et une autre jeune fille occupe la chambre de son ancienne aimée. Il poursuit son chemin, allant rejoindre la tombe qu'il a creusée des années auparavant. Mélancolique, il se construit un abri de fortune près du cimetière, destinant sa vie à la commémoration de son amour. C'est alors que son aimée lui apparaît, fantôme nimbé de rayons lunaires, pour partager son existence. Mais un dernier retournement viendra bouleverser leur idylle surnaturelle.

On le voit, Yu Hua réussit, dans son recueil *Un amour classique*, à raconter des histoires riches où l'atmosphère combine harmonieusement un certain réalisme cru et une poésie fantastique. Que demander de plus ?

David Dorais

Une délicatesse japonaise

Yoko Ogawa, *La mer*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2009, 149 p.

L'ÉCRIVAINNE JAPONAISE Yoko Ogawa, née en 1962, est de plus en plus connue du public francophone. Son tout premier roman (*La désagrégation du papillon*) a paru en japonais en 1988, et, depuis 1995, les éditions Actes Sud ont publié en traduction française une quinzaine de ses ouvrages, en majorité

de courts romans ou recueils de nouvelles, qui mettent en place un univers sobre et poétique, où de « lentes déflagrations », des « transgressions calmes¹ » ouvrent la voie à la maladie, à la sexualité, aux anomalies physiques et mentales. Récemment, la même maison d'édition faisait paraître un premier volume des *Œuvres* de Yoko Ogawa regroupant dix-huit textes et couvrant dix ans de carrière. Par ailleurs, le public a pu entrer indirectement en contact avec son imaginaire singulier grâce à la merveilleuse adaptation cinématographique de sa nouvelle *L'annulaire*, réalisée en 2005 par Diane Bertrand (avec Olga Kurylenko et Marc Barbé).



Le recueil *La mer* a paru au Japon en 2006 et en France en 2009. Il contient sept nouvelles de longueur variable (d'une page et demie à trente-six pages). L'un des traits qui frappent le lecteur est la présence presque emblématique d'un objet délicat dans chacune des histoires, comme une cristallisation des atmosphères et des idées chères à l'auteure. Dans l'histoire la plus courte du recueil, un vieux chauffeur d'autobus scolaire, pour consoler les enfants qui pleurent toujours trop facilement, leur offre des pastilles. Cinq choix de parfum : fraise, raisin, pêche, chocolat ou menthe. L'enfant n'a qu'à spécifier celui qu'il préfère. Alors, le chauffeur prend la boîte de pastilles dans son uniforme, la secoue et en fait tomber, dans la main de l'enfant, le petit bonbon, exactement de la saveur demandée. Le truc ? Le chauffeur a en réalité cinq boîtes dans ses poches, une pour chaque saveur, et il en tire l'une ou l'autre selon le souhait exprimé par l'enfant.

La délicatesse, dans cet exemple, confine à la mièvrerie, mais l'auteure sait ne pas y tomber. D'ailleurs, les objets mis en scène connotent souvent quelque chose de cru : l'érotisme ou la mort. Dans l'une des nouvelles, une attirance mutuelle se développe entre une jeune dactylo et l'homme chargé de

1. Voir la biographie de l'auteure sur le site d'Evene (<http://www.evene.fr/celebre/biographie/yoko-ogawa-16052.php>).

réparer les caractères d'imprimerie japonais. En effet, si les machines à écrire occidentales, utilisant un nombre limité de signes, ne posent aucun problème, en revanche les machines japonaises exigent qu'on change constamment leurs caractères, des bâtonnets de plomb longs de trois centimètres et larges de quelques millimètres. Comme le bureau se spécialise en documents médicaux, la jeune femme noue une liaison avec l'employé en lui amenant, pour réparation, des caractères représentant les mots « inflammation », « obscène », « testicule » ou « vagin », caractères qu'ils caressent tous deux du bout des doigts. Dans « Le camion de poussins », une fillette qui a cessé de parler depuis la mort de sa mère se met à offrir, au locataire de sa grand-mère, de minces peaux d'animaux : une mue de cigale, celle d'une nymphe de libellule, celle d'un serpent. Chacune de ces dépouilles diaphanes « gardait la facture délicate de l'animal qui s'en était extrait. Des rides incrustées sur le ventre des cigales jusqu'aux poils serrés à l'extrémité de la tête. [...] Elles conservaient dans le détail la forme de la créature qui avait vécu autrefois à l'intérieur ». De ces restes de peaux, l'auteure a su tirer un beau symbole car, en offrant des téguments fragiles et vides, l'enfant muette et orpheline témoigne à sa manière de son état psychologique.

On le voit, la délicatesse des objets est étroitement liée à la délicatesse des situations, qui concernent toujours des événements personnels vécus dans la discrétion, des sentiments concentrés dans l'intimité du personnage. À bien y regarder, les intrigues racontées dans *La mer* sont étonnamment simples et ressemblantes : un personnage, généralement jeune, en rencontre un autre (du même âge ou plus âgé) grâce auquel ou en compagnie duquel il découvrira un secret étonnant, qui se rapporte le plus souvent à un objet. Ainsi, en parallèle avec une trame dramatique (le deuil, la détresse, le désir sexuel, etc.) se déroule l'humble fil de l'émerveillement, parfois lié à l'acquisition d'une certaine sagesse.

Dans la nouvelle éponyme, un jeune homme timide, fort mal à l'aise durant sa première visite chez sa belle-famille,

partage pour la nuit la chambre de son beau-frère, qui lui montre un instrument de son invention : un *meirikin*, sorte de conque dans laquelle on doit chanter en même temps que la brise de mer en fait vibrer les cordes. Dans « Le crochet argenté », une femme se rend en train dans la ville de Takamatsu pour y commémorer, selon le rite bouddhiste, le treizième anniversaire de la mort de sa grand-mère. Devant elle, dans le compartiment, une vieille femme fait du crochet, et le crochet en argent la replonge dans ses souvenirs d'enfance, lorsqu'elle tricotait avec sa grand-mère.

L'histoire la plus représentative de l'univers de Yoko Ogawa est sans doute la dernière du recueil, « La guide ». Un petit garçon est ravi d'être assez vieux pour accompagner sa mère, guide touristique, durant une excursion d'une journée entière dans « la région des lacs ». Sa mère lui ayant demandé d'être tranquille, il se tient en retrait du groupe ; bientôt le rejoint un vieil homme élégant. Celui-ci est amical, courtois, cultivé. Son métier ? lui demande le garçon. Eh bien, il a été poète. Mais maintenant, précise-t-il, il fait des affaires : il a ouvert une « titrerie ». Qu'est-ce que ce travail ? « C'est de mettre un titre sur les souvenirs que m'apportent les clients. [...] Un souvenir qui n'a pas de titre s'oublie facilement. Au contraire, un titre approprié permet aux gens de le conserver indéfiniment. Parce que tu sais, on peut lui assurer un endroit où le garder en son cœur. » Et le truc pour être un bon fabricant de titres ? « Ne pas enjoliver, ni faire de manières. C'est dans les mots ordinaires que se trouve la vérité. » La grande fierté du garçon sera d'avoir pris en charge le vieil homme pour le reste de la journée puisque, ce dernier ayant raté le bateau du groupe, le garçon se proposera pour retourner le chercher et en profitera pour lui faire visiter la région. Le soir, au moment de se séparer de son jeune guide, le vieil homme le remercie et lui propose un présent, n'importe lequel. Le garçon n'a besoin de rien ; en fait, il ne désire qu'une chose : que l'homme donne un titre à la journée qu'ils viennent de passer ensemble. L'homme réfléchit longuement, et ce sera « Il n'y a personne qui n'ait pas de souvenir ».

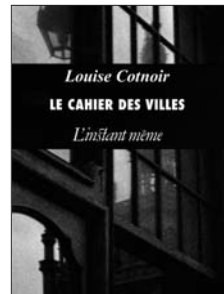
Le métier bizarre de « titrier », très belle invention de Yoko Ogawa, condense ce qui fait la particularité de son art. La nouvellière, de la même manière que le « facteur de titres », comme on pourrait l'appeler, sait écouter et accueillir les histoires qu'offre le monde : « Un fait inoubliable qui s'est déroulé dans un passé lointain. Un souvenir douloureux. Un précieux secret que l'on ne dévoile à personne. Une expérience étrange qu'on ne peut pas expliquer raisonnablement. Il y a toutes sortes de choses, [...] il faut tout accepter. Ça nécessite de la patience et de la largeur d'esprit. » Ensuite, il s'agit de transformer l'événement en mots, quelques mots qui le condenseront et lui donneront par la même occasion une résonance poétique ou philosophique. Yoko Ogawa ne fait rien de plus, et le lecteur lui en est profondément reconnaissant.

David Dorais

Fin d'une trilogie

Louise Cotnoir, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p.

CONNUE SURTOUT comme poète (on lui doit une dizaine de recueils, publiés entre 1984 et 2005), Louise Cotnoir écrit aussi des nouvelles mais elle en publie rarement. Il n'y a que trois recueils qui figurent dans sa bibliographie, tous des plaquettes d'à peine cent pages : *La déconvenue* (1993), *Carnet américain* (2003) et *Le cahier des villes* (2009). Ces trois titres



forment une trilogie plus ou moins organique axée sur le thème des villes : le premier recueil met en scène des femmes (quelquefois écrivaines) plongées dans des lieux souvent étrangers où leur identité est remise en question ; le deuxième décrit New York autour de personnages masculins ; tandis que le troisième multiplie les points de vue et les lieux. Il a fallu à Cotnoir au moins quinze ans pour achever ce cycle, ce qui est tout de même assez long pour un projet littéraire somme

90 toute modeste et peu volumineux. À ce sujet, j'ai déjà écrit